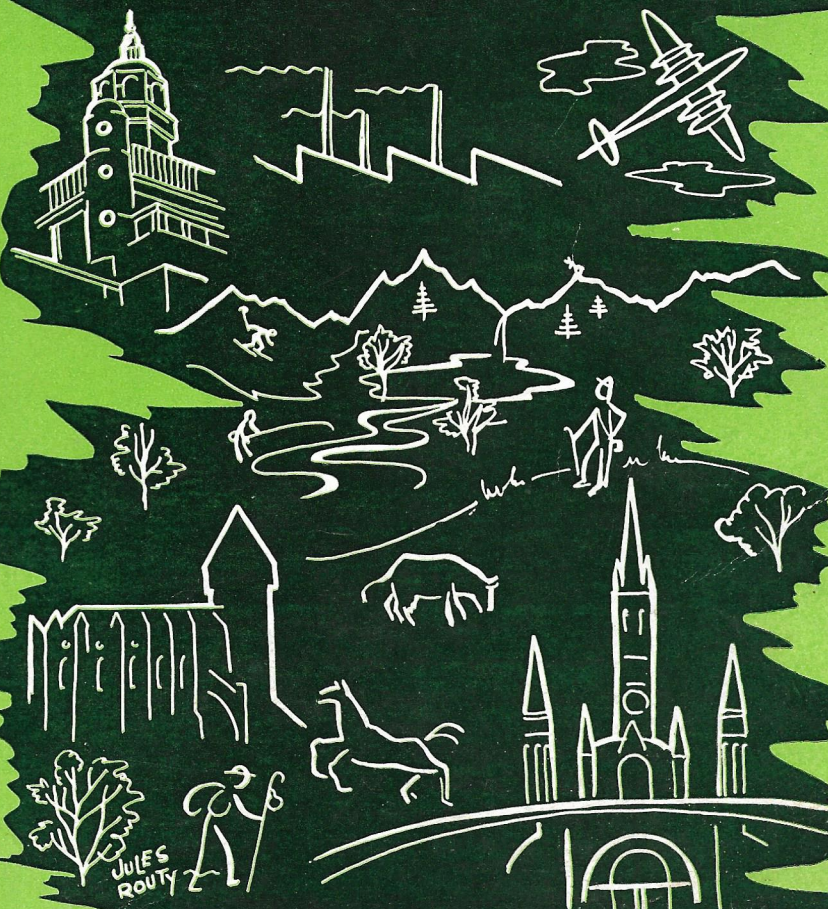


# PYRENEES CENTRALES

COMMINGS

QUATRE VALLEES BIGORRE

TOULOUSE



GUIDE TOURISTIQUE ET CULTUREL

FRANCE

en 1925, non sans avoir dans plusieurs ouvrages prophétiques, annoncé les terribles utilisations militaires de l'aviation, précisé sa doctrine d'emploi, et reçu les plus grands honneurs. Il est inhumé au cimetière de Muret avec les siens.

Ader, même s'il n'a pas réalisé un aéroplane, formule qui a triomphé, peut-être provisoirement, au prix de la sécurité aérienne, mais une « aile vivante », n'est pas, comme on l'a écrit, « le dernier représentant des savants-mécaniciens du XIX<sup>e</sup> siècle », mais le précurseur de l'Aviation moderne qui lui doit ses formules essentielles dont le virage aérien avec le principe et la mise en œuvre du gauchissement de l'aile conjugué avec le gouvernail vertical de direction (lire aussi « L'Aviation d'Ader et des temps héroïques », Albin Michel, 1950, par Raymond Cahisa).

### CHAPITRE III

## LE FOLKLORE

Si l'on définit le folklore l'ensemble des traditions, usages, croyances et arts populaires, l'étude de la langue doit venir en premier lieu dans ce chapitre : « Une langue, a dit Mistral, c'est un monument immense où chaque famille a apporté sa pierre, où chaque cité a bâti son pilier, où une race entière a travaillé de corps et d'âme pendant des centaines et des milliers d'années. »



Vieille porte fortifiée à Saint-Frajou, près de l'Isle-en-Dodon.

### LE DIALECTE COMMINGEOIS :

Après la conquête romaine, le latin se répandit dans toute la Gaule, évinçant les anciennes langues (le breton et le basque sont des réimportations et non des survivances). Puis le latin, au cours des siècles, s'est différencié selon les pays, au point de donner une multitude de dialectes ou patois qui sont tous des langues romanes. Au XI<sup>e</sup> siècle, il y avait déjà des dialectes du Nord (oil) et du Midi (oc). Mais le français ou dialecte d'oil de l'Île-de-France étant devenu

langue officielle, la langue d'oc, littéraire au XII<sup>e</sup> siècle avec la poésie des troubadours, n'a plus été qu'une langue parlée par le peuple, et variant de province à province, de village à village. « Cado bilatige soun lengaige » : chaque village son langage.

Dans l'aire territoriale qui nous occupe, on parle le dialecte gascon, dans les Quatre-Vallées, les deux Comminges jusqu'au cœur de Toulouse où la Garonne sert de frontière : sur la rive gauche dans le quartier Saint-Cyprien on parle le gascon, et le languedocien sur la rive droite. En gros, pour le Comminges de la plaine toulousaine (Muret) il est parlé gascon sur la rive gauche de la Garonne (sauf sur la rive droite, le Volvestre et le Couserans, où on parle aussi gascon), un bas-gascon influencé par le languedocien toulousain : les articles français *le, la* se disent : *le, la* ou *lou, la* au lieu de : *et, era* du haut-gascon.

Laissons pour une étude de ce haut-gascon, particulièrement des noms de lieux (toponymie) et de personnes (anthroponymie), la plume à M. Jean Ségué, professeur de langue et littérature méridionales, de philologie romane à la Faculté des Lettres de Toulouse, auteur d'une thèse sur « Les noms populaires de plantes dans les Pyrénées Centrales » et « Le Français parlé à Toulouse », directeur de « L'Atlas linguistique de la Gascogne », œuvres qui font honneur à un de nos plus jeunes professeurs de Faculté, à un éducateur qui croit à la valeur de l'enseignement des langues dialectales pour la meilleure connaissance du français.

« De la langue parlée par les Pyrénéens avant l'arrivée des Romains il ne subsiste que de rares débris : le nom du chamois des Pyrénées (*iscard*), des tiques (*labars*), des myrtilles (*arwajous*), des framboises (*jourdous*), ainsi que les noms de quelques rivières, montagnes et localités. Une parenté de cette langue avec le basque reste très incertaine. À l'aquitain et au pyrénéen primitifs le latin s'est substitué très tôt et d'une façon radicale, si bien que nous ne connaissons à peu près rien de ces idiomes. Mais ils devaient présenter une articulation très particulière, qui a marqué le latin importé d'une empreinte définitive : en évoluant sous la détermination de ces facteurs initiaux, le latin est devenu le gascon, dont le commingeois et l'arouais ne sont qu'une variété. Et le gascon lui-même, quoique très différencié, est un rameau de cette langue d'oc qui, depuis les débuts de notre histoire, oppose à l'évolution aberrante de la langue d'oïl, promue langue nationale de la France, les traits conservateurs qu'elle garde en commun avec les autres langues romanes du Sud (espagnol, catalan, portugais, italien). Les caractères les plus remarquables du haut-gascon sont : le passage de *f* latin à *h* (latin *fabra* « fève » devient *haw*) ; la disparition de *n* entre voyelles (latin *luna* devient *luo*) ; l'évolution de *ll* double en fin de mot (*bell(um)* « beau » donne *bèt, bèth*) et entre voyelles (*bella* « belle » donne *bèro*) ; les articles *ed, edi* (masculin, venant du latin *ill(um)* : *edj* *audèth* « l'oïseau »), *era* (féminin, du latin *illa* : *era* *henno* « la femme »). Le haut-gascon est une langue riche et compliquée, hermétiquement inintelligible à qui n'en a pas une longue pratique, d'une harmonie sonore et rude. C'est dans nos montagnes que se conserve la langue d'oc dans son authentique pureté. Mais les Gascons sont aujourd'hui tous bilingues, et parlent un très bon français, coloré cependant d'un fort accent dû aux habitudes articulaires de la langue maternelle. Précisons que le val d'Aran, politiquement espagnol, parle le dialecte commingeois de la haute vallée de la Garonne.

TOPONYMIE : Les noms de lieux conservent la trace des vagues ethniques qui se sont succédé dans cette contrée depuis les temps les plus reculés. On distingue :

1<sup>o</sup>) La couche préhistorique commune à toute l'Eurasie, par exemple les bases *KARR* « rocher » dans *pic du Gar* ; *TUR* dans le mot *turoun* « éminence » ; *TUK* dans *tuc, tusso* « montagne », *PEN* « rocher, falaise » dans *peno*.

2<sup>o</sup>) La couche pyrénéenne et aquitanique pré-romaine, qui apparaît dans les noms de lieux les plus obscurs : *Cier, Larboust, Sost, Sacoué, Génèrest, Arreau,*

Lustou, etc., dans les termes généraux boum « lac », lit « avalanche », selh « névé, glacier », dans le suffixe -os de Anos, Arguenos, Arlos, Nistos, Esténos. Bachos, Binos, Génos.

3°) Une couche gallo-romaine, abondamment représentée dans ce pays de colonisation intense et brillante : ce sont surtout les formes en -an, composées du nom d'un propriétaire romain et du suffixe -anum ou -ianum signifiant « domaine de » : Tibiran vient de Tiberianum « la propriété de Tiberius » ; Barbazan fut celle de Barbatus, Lussan de Lucius, Baliran de Valerius.

4°) Les toponymes germaniques formés du mot latin villa précédé d'un nom de personne franc ou goth sont sans doute représentés par Cathervielle, Ader-vielle, Loudenvielle, etc...

5°) Enfin, la couche proprement gasconne (c'est-à-dire tirée du vocabulaire général latin ayant subi l'évolution phonétique gasconne), qui comprend tout le reste : Quairat « le pic carré », selh dera Vaca « glacier de la vache », boum Sahounsat (actuellement Saoussat) lac « le profond », Moncaup « mont chauve », Lespuque « la groite », etc. On notera que la couche celtique (ou gauloise) est à peu près nulle, et que l'existence d'un apport arabe, malgré une opinion assez courante dans le pays, est une pure légende.

**ANTHROPONYMIE :** Sauf quelques rares traductions françaises (Dupuy, anciennement Detpouech), les noms de famille pyrénéens sont entièrement gascons : Baqué « vacher », Téchené « tisserand », Bouche « endroit où pousse le buis », Barthe « friche », Bordé « ferme, grange », Cassagne « bois de chênes », Castex « château », Castéran « châtelain », Cazassus « maison d'en haut », Cozaux « potager », Couret « passage en montagne », Ducassé « du chêne », Joucla « jongleur », Pouech « colline », Jampoc « Petit Jean », Haurillon « petit forgeron », Ousset « ourson », etc. Certains sont d'ailleurs des noms de pays ou de villes, indiquant l'origine première de la famille : Labedan, Loo, Sempé (= Sent Pé « Saint-Pierre ») ; Foch, qui a tant sollicité la sagacité des curieux, est tout simplement, sous une forme ancienne, le nom occitan de la ville de Foix.

On remarquera dans la région de Luchon les noms de personne et de lieu comportant l'article archaïque S, Sa (qui vient du latin ipse, ipsa) : Saporte, Sacarrère « la route », Sahage « la forêt de hêtres », Spont « le pont », Sartieu « le ruisseau ».

#### QUELQUES TOPONYMES TYPIQUES EXPLIQUÉS :

Demandons maintenant à M. Raymond Lizop, professeur agrégé d'histoire, la traduction de quelques toponymes commingeois de la couche gasconne.

Tusse de Maupas : montagne du mauvais pas ; pic Sacroux : pic de la Croix ; pic de Crabioules : pic des chèvres. Montarqué : pic du bouc sauvage. Céciré, dont la véritable orthographe est Cerisé : cerisier. Caqire pour cadère : chaise. Baca Nère : vache noire. Montné : mont noir. Maladetta pour Maladeta : la Maudite. Massif des Posets : des petits puits. Gourg : gouffre. Plan ou pla : haut plateau et aussi quartier bas d'un village. Poueich, Pouey, Pouy : puy français : hauteur. Serro : hautes crêtes de montagne et aussi crêtes de simples cotéaux. Barousse : bat Ourse : vallée de l'Ourse. Valcabrière : val des chèvres. Izaut : latin in saltu, c'est-à-dire lieu situé dans le domaine impérial pyrénéen. Hôtel : hospice, refuge pour pèlerins. Artigue : lieu défriché. Barthe : buisson. Broca : taillis. Mailh : rocher, sommet (Mailh de la Mule en Barousse). Coume : vallée (la Coume de Bourg, près du Céciré, d'Hivernère dans le massif d'Arbas).

Le suffixe gascon ac équivalait au anum latin : domaine de : Agassac, Antignac, Cabanac, Cardeilhac, Fronsac, Marignac, Sédeilhac.

Martres, du latin martyrrium : localité qui a possédé des cimetières paléochrétiens ou mérovingiens. Lestelle : où s'élève une stèle (pile romaine). Castagnède : lieu planté de châtaigniers. Cassagnabère : belle chénaie. Hautaget : haute hêtraie. Heretchède : la fresnaie. Beuchalot : vallée de Chalot. Montspan : mont d'Espagne. L'Isle-en-Dodon : île de Dodon. Montréjeau : mont royal.

## COUTUMES, LÉGENDES ET SUPERSTITIONS :

Un fait qu'il faut souligner, c'est la survivance des cultes païens. Manifeste jusqu'en 1914, elle persiste de nos jours. On croit à des génies locaux : hades (fées), encantades (enchantées), à des génies familiers rappelant les divinités pyrénéennes : Hillon (Abellion), Ichitt (Iscittus), Tantuou (Sylvanus). Les fontaines sacrées abondent : de Ponlat, près de Montréjeau, de la Hillère à Montmaurin, de Ouerris à Lespugue, de Saint-Cizy, près de Cazères (Aqua Cisia : eaux du dieu Cisius, dont l'hagiographie a fait un faux martyr des Maures). On s'y rend encore en pèlerinage ; on y jette des offrandes. Culte des arbres qui font accrocher des lambeaux de laine aux branches de certains d'entre eux.

Culte de la reproduction au Rocher d'Arriba-Pardin, à Poubeau dans le Larboust, témoin de danses païennes, exorcisé il n'y a guère par une croix chrétienne fichée à son sommet. Les Pyrénées Centrales sont une des régions de France où le culte solaire s'est le mieux conservé. C'est le brandon de la saint Jean, le 23 juin à la tombée de la nuit (solstice d'été) allumé sur plus de cent hauteurs. Dans le Luchonnais (halha) et en Barousse on dresse, entouré de fagots, un beau sapin ébranché, fendillé avec des coins pour que le feu atteigne le cœur. Le brandon est paroiut surmonté d'une couronne de fleurs, symbole de la roue solaire. Le prêtre ayant béni le feu, les assistants y allument des torches avec lesquelles ils décrivent des cercles dans l'espace. Les jeunes gens sautent le brasier pour se marier dans l'année, les femmes recueillent des charbons qui protègent le bétail et la maison, de la foudre, des sorcelleries. Autre forme du culte solaire, au solstice d'hiver : la bûche de Noël, les prières adressées aux fées dans le Luchonnais et l'Aspétois durant la nuit de Noël. Il n'y a guère, avant de partir à la messe de minuit, on éteignait soigneusement le feu pour permettre la venue des fées, et les bergers se munissaient de pain de froment en offrande ; un morceau était conservé pour aider les brebis à agneler. Mais subsistent toujours les « aubètes » de Noël, sonneries de cloche onze soirs avant la fête.

L'étranger ne manque pas de noter le béret pyrénéen qui remonte au XVI<sup>e</sup> siècle et qui, après avoir coexisté avec la coha (bonnet phrygien), l'a emporté de nos jours, rarement marron ou rouge (carliste), surtout noir, triomphant jusqu'à Paris grâce à nos joueurs de rugby. Chez les femmes âgées subsistent le madras, le capulet, man'ele-capuchon, la capule et la pelisse, longs vêtements de deuil que l'on retrouve dans les sculptures du Moyen-Age.

Autre vision frappante pour le visiteur : dans les vallées montagnardes, les toits d'ardoise qui reculent devant la tuile rouge apportée par les Romains. Les toits de chaume ne couvrent plus que les granges en montagne. Champs et surtout prés sont entourés de haies vives (pierres en Aure). La grande salle commune avec lits pour l'hiver demeure dans les fermes. Les fours à pain familiaux éteints en 1918 ont été rallumés en 1940-45. Voici un dicton météorologique bien commingeois : « Montagne claire, Bordeaux obscur, pluie au sûr ». Le troisième capuchon neigeux sur le Cagire annonce l'hiver proche. En Aure on dit : « Arbizon, tu mets souvent ton capuchon ». Traîneaux et charrettes à deux roues en montagne, lourds chars à quatre roues pour terres argileuses dans la plaine. Bœufs et vaches s'appellent : Mascaret (moucheté), Mulet (robe grise et tête noire), Lauret (jaune clair), Soubanh (roux tirant sur le noir), Aubet (blanc), Vermet (roux), Castang (châtaigne), Moureu, Mourano (noir comme un Maure). En montagne, vaches et brebis ont leurs sonnailles (esquère, esquire), truc pour les béliers, trucou pour les moutons.

Disparus récemment le chevrier qui vendait son lait au son du pipeau, les colporteurs partant à travers la France entière et en Espagne (ils sont remplacés par des marchands ambulants motorisés qui rentrent au pays à l'entrée de l'hiver, comme à Soueich par exemple), les montagnards s'expatrient provisoirement en Amérique du Sud où ils excellaient dans l'élevage (on les appelait ici les « Américains »), les montifères d'ours pyrénéens (Martin ou Dominique). A Valentine, on vous montrera une cour à galeries intérieures pour les spectateurs, où se déroulaient des combats d'ours et de chiens, ainsi qu'aux foires de la région.

Comme l'a rimé Edmond Rostand :

- « Ainsi de bourg en bourg,
- « Ainsi de ville en ville,
- « Et je n'ai pas, en somme,
- « Compris pourquoi cet ours ne mangeait pas cet homme. »

Les marchandes de fruits criaient : « Pêches de Cazères et de Montaut ». Disparus aussi les jeux de quille, les veillées (effeuillage des épis de maïs).

Mais bien vivante la coutume barbare du charivari, grand vacarme nocturne de la jeunesse aux veufs, divorcés, gens âgés se mariant, jusqu'à ce qu'ils aient payé tribut. Les lauriers bénis le jour des Rameaux préservent toujours la maison de la foudre comme les cierges de la Chandeleur. Après Pâques, des bals de plein air s'organisent dans les quartiers sous le nom de fénêtras. Au 1<sup>er</sup> mai, les jeunes gens enlèvent de nuit les instruments et véhicules de la ferme et les amoncellent sur la place du village. Au 1<sup>er</sup> novembre expirent les baux à ferme.

Vivace aussi la légende du pied de saint Aventin s'imprimant dans le rocher au cours de son évacion de la tour de Castelblanca (Larbusi) ; les jeunes filles désireuses de se marier, viennent le 13 juin placer leur pied dans l'empreinte fabuleuse scellée aujourd'hui au seuil de la chapelle du saint, au bord de la route nationale dans la montagne au Peyresourde. Une autre légende dit que si l'on jette des pierres dans le puits du sommet du Cagire, il en jaillit une gerbe d'eau et de poissons (des corneilles épouvantées en réalité) car l'on croit que le gouffre communique avec la mer, comme celui de Troubat, en Barousse, où l'on vous racontera aussi que le roi Arthur, condamné à poursuivre sa chasse éternellement pour avoir omis de se signer à l'Angelus, passe de nuit avec sa meute dans la montagne. En Aure, c'est la légende du petit Fréchou triomphant de l'hercule de Campan dans un combat singulier dont le prix était la possession de la montagne du Transport.

Il y a cent ans, la malignité déclarait insociables les « pecs » (crétins), qui étaient en réalité des goitreux, des villages de Juzet-de-Luchon, Marignac, Arlos. Les habitants de Burgalays étaient l'objet de moqueries. On disait qu'ils étaient du « pays où les oiseaux ne savent pas chanter » (même légende sur les bords du lac de Côme, à rapprocher de Gontaron, « pays où les ânes volent »). On raconte encore que le curé de Burgalays présentant en 1837 une supplique à la duchesse de Berry se rendant à Luchon, s'entendit répondre : « De ma main blanche et potelée j'en parlerai au Roi ». D'où grande joie des habitants... qui attendent toujours la suite favorable espérée.

A noter la survivance dans le dialecte des Pyrénées Centrales des termes de « miqualet » = miquelet (mauvais sujet) en souvenir des incursions des miquelets espagnols, et de « Saladi » = Saladin (homme redoutable), allusion au sultan Saladin, héros de la III<sup>e</sup> Croisade. Rappelons que le Saint-Lange du Christ, enlevé à Jérusalem par Saladin, se trouve à la proche cathédrale de Lérida.

Superstitions que la croyance aux devins, sourciers, rebouteux, marchands d'herbes magiques, à l'envoûtement. Il y a 30 ans à peine, l'abbé Dufoir disait avoir reçu la visite de paysans lui demandant des messes pour faire « sécher » quelqu'un leur ayant fait du tort. Ne rions pas trop en notre siècle dit scientifique où triomphent les pythoïsses, radiesthésistes, guérisseurs qui ont pignon sur rue au mépris de la loi et de la santé physique et morale de la nation. A Saint-Gaudens et Montréjeau notamment, plusieurs de ces thaumaturges pratiquent ouvertement leurs escroqueries à base de « magnétisme curatif » et de « diagnostic radiesthésique », certains même « font » les marchés du pays.

« Pour répondre à des lecteurs de la première édition, voici quelques précisions obtenues auprès d'illustres savants, qui ne sont pas des médecins, donc ne sont pas suspects de partialité.

1<sup>o</sup>) Le magnétisme animal, ou fluide vital, revendiqué par les guérisseurs magnétothérapeutes n'existe pas. Le biologiste Jean Rostand m'a déclaré : « Il n'y a pas l'ombre de fluide vital, de magnétisme humain. Jamais on n'a obtenu